

Jean O'Neil, journaliste et écrivain Le coureur des grèves

Micheline Piché

Number 64, Spring 1995

Le St-Laurent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Piché, M. (1995). Jean O'Neil, journaliste et écrivain : le coureur des grèves. *Continuité*, (64), 12–13.

Jean O'Neil, journaliste et écrivain

Le coureur des grèves

PAR MICHELINE PICHE

Continuité : À quand remonte ce coup de foudre pour le Saint-Laurent ?

Jean O'Neil : Pendant toute mon enfance j'ai entendu parler du fleuve. Nous habitions Sherbrooke mais mes parents venaient de la ville de Québec et j'y passais mes vacances. Plus tard, alors que j'étais journaliste à Chicoutimi, ce fut la révélation du fjord du Saguenay. Puis des recherches sur les voyages du père Albanel à la baie d'Hudson en 1672 et 1674 ont été pour moi une pure fascination. Qu'un Français parte de Québec en canot avec des Amérindiens pour aller jusqu'à la baie James relevait de la pure aventure. Il y avait des motifs économiques, politiques et, bien sûr, religieux, mais c'était une équipée invraisemblable. C'est à la suite de ces recherches que j'ai commencé à fréquenter le fleuve de façon très intensive.

C. : Vous l'avez donc parcouru d'une rive à l'autre et à plusieurs reprises, comme une quête...

J.O. : C'était une immense curiosité plus qu'un projet précis. J'ai marché le fleuve, j'ai fait le tour de l'île aux Coudres à pied. Je suis descendu encore sur le Saguenay. J'ai fréquenté les anses de Charlevoix et fait le tour de la Gaspésie. J'ai baguenaudé sur la Rive-Sud et sur la Côte-Nord. Au retour d'un voyage en Europe par bateau, j'ai veillé sur le pont pour voir le premier phare de la Gaspésie. À la hauteur de Québec, j'ai trouvé cela tellement beau que je n'ai pas eu le courage de rester à bord alors je suis descendu. J'ai abouti à Montréal où la même fascination m'a amené au bord du lac Saint-François, du lac Saint-Louis, sur les sites archéologiques de Pointe-du-Lac et Pointe-du-Buisson. Ces excursions ont toujours été accompagnées de lectures des spécialistes qui ont étudié ces sujets-là.

Ça fait partie de la plus belle littérature de mon pays, sauf que c'est une littérature souvent illisible, à moins d'aller sur le terrain et d'avoir une grande curiosité pour ces choses. Parce que les scientifiques ne se mêlent pas de faire de la littérature.

C. : N'est-ce pas ce que vous essayez de faire dans vos écrits, communiquer à un plus large public les connaissances des spécialistes ?

J.O. : Très exactement. Pensez aussi que c'est de l'émerveillement, la passion de voir ce que d'autres ont écrit, vu avant moi. C'est tout simplement admirable et fascinant. Avec sa flore, sa faune, sa géographie, sa climatologie, ses marées, sa géologie, son archéologie, le fleuve a été (bien modestement) mon université. C'est une école permanente, pour moi. C'est également la plus vieille et la plus gran-

Chaque printemps, Jean O'Neil attend la débâcle comme un amoureux attend sa belle.

Au moment où il a accordé cet entretien à *Continuité*, ce voyageur, auteur d'un ouvrage intitulé tout simplement *Le fleuve*, avait inscrit dans son carnet des noms évocateurs

de sites pittoresques où il se rendra cet été, comme il le fait depuis plus de trente ans.

Peut-être rapportera-t-il un autre ouvrage de son périple...

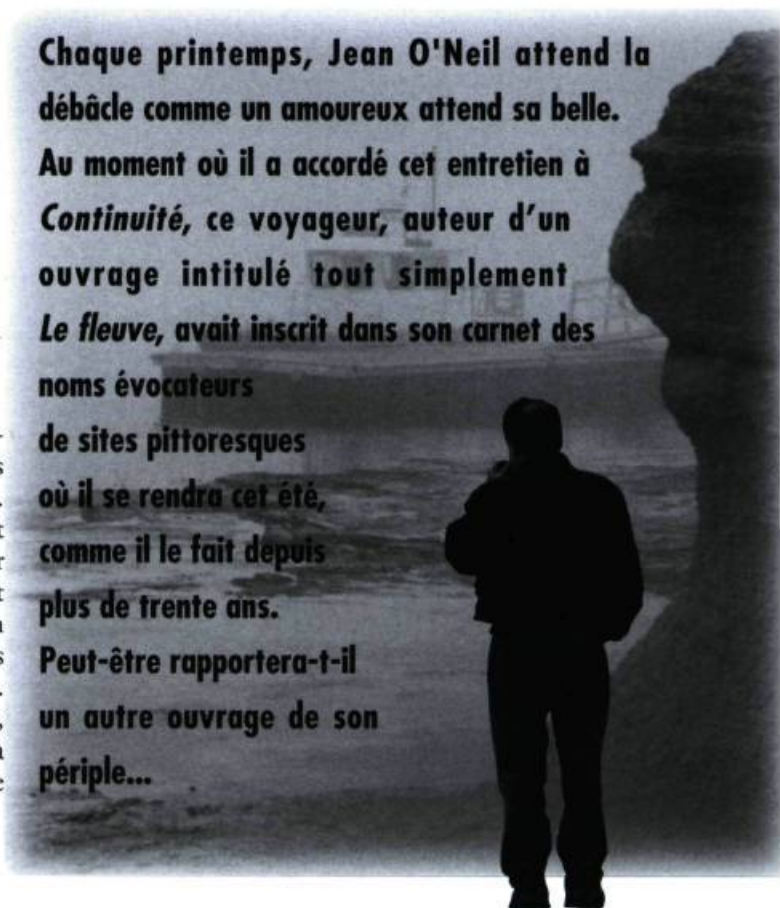
de université du Québec. Un peu comme Maxime Gorki qui n'est jamais allé à l'université. La sienne, c'était les routes de Russie.

C. : Les premières pages de votre journal de voyage nous font reculer dans le temps pour admirer d'un sommet ce que représentait la mer de Champlain. Cette pérennité du fleuve vous fascine beaucoup ?

J. O. : Quand on voit la plaine du Saint-Laurent on se dit « mais qu'est-ce que cette immense galette située entre deux chaînes de montagnes ? » Ce sont des choses qui se voient de certains sommets, et celui de Covey Hill, dernier bastion des Adirondacks, offre cette vue périphérique sur la plaine. Cette attirance pour la mer de Champlain, c'est une fascination pour l'origine de mon pays. J'en suis venu à me demander d'où il venait : continents soudés, fonte des glaciers, envahissement des eaux. Les livres de géologie en parlent de façon précise mais le summum, c'est le voir.

C. : Que rapportez-vous de ces excursions ?

J.O. : Une meilleure compréhension qui me vient d'un long apprentissage de ceux qui ont appris le fleuve. La biologie animale et végétale évolue tout le long du fleuve. Avec les hommes, c'est la même chose : la sociologie évolue tout le long du fleuve. Vous n'avez pas le même riverain au lac Saint-François qu'à Havre-Saint-Pierre, bien loin de là. Au lac Saint-François, le riverain guette les inondations, la pêche, les bons moments de sortie à la voile. À Havre-Saint-



Pierre, il guette le nordet, le suroît pour voir si ça sort pour la pêche (même si elle en a pris un coup, la pêche !). On a apprivoisé les rapides de Lachine, ce qui n'est pas une mince affaire. Louis Jolliet, à son retour du Mississippi a décidé de les descendre et il a tout perdu, toutes les notes qu'il rapportait. Aujourd'hui, il y a des gens qui s'amusent dans les rapides de Lachine avec des pneumatiques. L'auteure Germaine Guèvremont parle de la vie dans la ville de Sorel et ça n'a rien à voir avec aucun autre milieu le long du fleuve. Si vous regardez les films de Pierre Perreault, vous verrez que l'île aux Coudres ne ressemble à aucune autre. Cette diversité est remarquable et édifiante.

C. : On sent beaucoup de générosité chez les gens que vous avez rencontrés, est-ce une caractéristique des gens du fleuve ?

J.O. : Vous savez, j'ai appris que le côté le plus intéressant du journalisme, c'est ce qui ne paraît pas dans les journaux ; c'est l'étude des gens et la fréquentation des lieux. Les gens du fleuve sont habitués à la rigueur comme à la douceur des éléments. Le fleuve ne joue pas aux dés avec ses riverains. Si on le regarde attentivement, on sait ce que le fleuve va faire. La plupart des naufrages sont des erreurs humaines et non des coups du sort. Alors, les riverains qui sont habitués à regarder le temps, à regarder le fleuve, à vivre avec lui, ont une certaine douceur, une perméabilité aux éléments et aux autres que vous ne retrouverez jamais dans le centre-ville de Montréal. Ce n'est pas parce que la vie est plus facile sur les bords du Saint-Laurent, c'est plutôt un rythme naturel auquel on s'habitue.

C. : Mais ce rythme, cet accord avec le fleuve, n'existe plus pour beaucoup de riverains. Ne croyez-vous pas ?

J.O. : En effet, mais pourtant, la sagesse du fleuve, c'est apprendre à vivre avec lui. Aujourd'hui, on se bat contre le fleuve. On fait comme s'il n'existait pas. On ne veut pas de cette grande séparation entre voisins d'un même pays, on fait des ponts, des traversiers, etc. Ce qui est une bonne chose, mais ce qui n'empêche pas le fleuve de se moquer

joliment de nous avec ses brumes, ses marées, ses tempêtes. Le fleuve est un immense corridor entre l'Atlantique et le centre de l'Amérique. Dans ce corridor, les courants d'air sont d'une extrême violence et il faut vivre avec eux comme il faut vivre avec le courant tout court. S'acharner contre le courant d'air, c'est une pure folie, une pure perte de temps.

C. : Dans votre livre, vous abordez à peine les questions de pollution, de destruction. Vous avez choisi de présenter ce qu'il y avait de plus positif, de plus beau.

Pourtant, au cours de vos voyages, ces problèmes n'ont pu passer inaperçus...

J.O. : Je suis un écologiste pratiquant mais non « prédisant ». Tous les médias sont là pour nous parler de pollution et il y a des gens qui s'acharnent à la vaincre et qui font un excellent travail. Cela ne manque pas. Mais entendez-vous souvent des gens vous dire à quel point le Saint-Laurent est beau, à quel point il est grand ? Si les gens se mettaient à aimer le Saint-Laurent comme il devrait l'être, le problème de la pollution se réglerait de lui-même.

On a sollicité mon appui pour la protection des îles de la Madeleine contre les véhicules tout terrain, source d'intérêt touristique. La motorisation des loisirs est correcte, mais il est important d'exercer un contrôle. Nous devons respecter le milieu parce qu'il fait partie de nos ressources matérielles, intellectuelles et spirituelles. Et comme nous ne contrôlons pas la reproduction humaine, nous devons au moins tenter de contrôler son action sur le milieu afin que cette maudite race humaine ait au moins les ressources pour s'épanouir.

Je souhaite que le Saint-Laurent soit reconnu comme la première valeur nationale, qu'il soit notre fierté. Une maman fière de son enfant ne l'habille pas en guenilles pour aller à la parade. Quand nous aimerons le fleuve assez pour qu'il soit notre fierté, il n'y en aura plus de problème.



Le fleuve
211 pages,
18,95 \$

Le Saint-Laurent raconté par Jean O'Neil

JEAN O'NEIL nous offre dans ce tout nouveau livre intitulé **LE FLEUVE**, vingt textes en hommage au «doyen de tous les fleuves», le Saint-Laurent.

Ses brumes, ses caps, ses îles, ses anses, ses humeurs, ses navires naufragés, ses secrets et ses gens, c'est un peu tout cela que l'on découvre dans **LE FLEUVE** de JEAN O'NEIL.

